

Le secret du capitaine : [suite]

Autor(en): **Saint-Martin, Ch.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **24 (1886)**

Heft 48

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-189520>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

point un inconnu ; il est apprécié depuis longtemps pour la foule des renseignements qu'il contient, et tout particulièrement par les agriculteurs, auxquels il devient presque indispensable.

2° *L'Infirmier de la maison ou Conseiller médical des familles*, par le Dr Louis, édité chez M. H. Trembley, libraire, à Genève, sera bientôt dans toutes les bibliothèques et consulté dans chaque maison. Ce traité de médecine domestique donne l'indication raisonnée d'une foule de remèdes à la portée de tous, en même temps que d'excellents conseils à mettre en pratique en attendant l'arrivée du médecin, dans ces moments graves où tant de gens se trouvent si embarrassés auprès des malades. Cet ouvrage, fait par les soins d'un médecin et d'un pharmacien, et qui compte plus de 300 pages, ne coûte que 3 fr.

3° *Le protestantisme, vu de Genève en 1886*, tel est le titre d'un ouvrage qui vient de paraître à la librairie Plon, à Paris, et qui fera certainement sensation. L'auteur ne pouvait choisir un meilleur poste d'observation que la vieille cité genevoise, où il a pu saisir les plus intimes manifestations de la vie protestante. A ces données directes, il a du reste ajouté une étude fort intéressante du mouvement actuel des idées en Angleterre, en Allemagne, en France et en Amérique. La manière, à la fois consciencieuse et impartiale dont le sujet est traité, un style entraînant, une très grande variété de faits et de citations en font une lecture intéressante au plus haut point. — Un vol. in-18, fr. 3-60.

LE SECRET DU CAPITAINE

VII

Une heure après, d'Avril rentrait au camp, s'occupait d'abord de son service, puis, vers quatre heures, revenait auprès du capitaine qu'il retrouvait encore avec l'ami Morel. Il fallait bien, cette fois, se déterminer à parler. D'Avril s'en inquiétait d'avance. Pourtant, après la troisième pipe, et au grand étonnement de Morel, le lieutenant interpella directement Darad.

— Ne viendrez-vous pas au bourg, mon capitaine ? dit-il ; je sais que vous y êtes né et que vous y avez passé toute votre enfance.

Le capitaine fronça les sourcils :

— J'y suis né, c'est vrai ; mais il y a longtemps que je n'y connais plus personne.

— J'ai pourtant vu quelqu'un qui vous connaît bien.

— Qui cela ?

— Luchaud, l'aubergiste du *Lion-d'Or*.

— Peut-être, mais je n'ai aucun désir de retourner au village.

La réponse semblait péremptoire. D'Avril pensa, à part lui, que ce qui retenait le capitaine était peut-être la crainte de repasser devant la fameuse terrasse de l'Eslière ; mais il ne perdit pas courage et chercha un détour.

— Mon capitaine, dit-il après un instant, on m'a montré, en passant devant le cimetière, les tombes de vos parents. Ne viendrez-vous pas jusque-là ? En prenant le petit chemin, par la traverse, nous y serions en quelques minutes.

Morel, stupéfait de l'insistance du jeune homme, avait cessé de fumer. Darad réfléchissait. Le lieutenant avait, d'un mot, évoqué des souvenirs qui parlent toujours haut au cœur de tout honnête homme. L'idée de prendre la traverse et d'éviter la route souriait aussi au capitaine.

Darad se leva tout à coup :

— Vous avez raison, dit-il, partons.

Il fit un signe à Morel qui, sans mot dire, suivit son ami.

Quelques instants après, les trois hommes se dirigeaient, par un chemin creux, vers le village. La soirée était magnifique. Les derniers rayons du soleil, arrivant obliquement sur la terre, dorait la cime des souches de chêne et le sommet des collines. Les merles se poursuivaient en poussant leurs petits cris du soir et en cherchant des retraites favorables au fond des buissons, pour y passer la nuit. On entendait au loin, dans les fermes, le bruit sourd des machines à battre. Ce calme de l'air, des champs et des bois, pénétrait l'âme d'une chaude émotion et la disposait aux plus doux sentiments. En revoyant tous ces carrefours, tous ces coins connus qu'il avait tant de fois visités, le capitaine sentait à nouveau toute sa jeunesse chanter au fond de son cœur, et ses rêves d'autrefois reprenaient une nouvelle forme.

— Beau pays ! murmura-t-il.

— Oui, reprenait d'Avril, beau pays et belle soirée.

On rejoignit la route en face du cimetière. Darad entra le premier, suivi de ses deux amis, et longtemps resta agenouillé, la tête dans ses mains, sur l'humble pierre qui couvrait les deux tombes unies de son père et de sa mère. Quand il se releva, une larme brillait au bord de ses paupières. Le lieutenant l'entraîna doucement vers le bourg, sans qu'il fit aucune résistance. Morel suivait toujours, silencieusement : son amitié n'avait besoin d'aucune explication. A ce moment, le soleil s'était couché, et l'ombre commençait à s'étendre. On arriva vite au milieu du bourg, en face de la maison fermée, et d'Avril sonna. En entendant la sonnette, le capitaine frémit et releva la tête : il y a de ces sons, connus dès le bas-âge, qui se gravent dans la mémoire et qu'on n'oublie plus jamais.

Le vieux cantonnier vint ouvrir. Les trois hommes franchirent la petite grille, traversèrent la cour intérieure, divisée en plates-bandes, où ne régnaient plus que les buis qui avaient pris des proportions extraordinaires, et entrèrent dans la maison.

Le capitaine jeta les yeux, rapidement, sur le corridor, la cuisine et l'escalier.

— C'est bien cela, murmura-t-il, rien n'est changé.

— C'est ici chez vous ? demanda Morel.

— Oui, mon ami ; mais ceux qui habitaient cette maison ne sont plus.

— Visitez le jardin et les chambres, dit le lieutenant.

Le cantonnier, qui avait tout un trousseau de clefs à la main, prit les devants et ouvrit les portes. Le capitaine, très ému, marchait vite. On parcourut successivement le petit jardin, avec ses étroites allées bordées de poiriers magnifiques, la basse-cour dépeuplée, les servitudes, puis on revint à la maison, on monta l'escalier et on parcourut les trois ou quatre chambres du premier et unique étage. Le capitaine montra à ses amis la petite pièce qui lui avait été donnée jadis comme cabinet de travail :

— Ici, dit-il, j'ai bien travaillé !

Et il murmura sur un ton plus bas :

— J'ai aussi bien rêvé !... Je croyais alors au bonheur !

D'Avril entendit, au même instant, la porte d'entrée qui se rouvrait et se refermait sur plusieurs personnes ; un frémissement parcourut tout son corps ; mais Darad et Morel n'entendirent rien.

(La fin au prochain numéro.)

Voici venir l'hiver et les *punchs*. On en boit très souvent qui ne vaut rien. Voici la recette calculée pour 10 à 15 personnes. On réduit en morceaux un kilo de sucre ; on râpe dessus l'écorce de cinq citrons ; on verse sur le tout un demi-litre d'eau